



L'ex-étudiante espagnole Vanessa Tuduri fait une pause sur le campus de l'université de Barcelone qu'elle fréquentait.

APPEL À L'AIDE

Hyun-Sung Khang

Quand un jeune est au chômage, c'est aussi mauvais pour la famille, la collectivité et le pays

VANESSA Tuduri était une étudiante de 20 ans lorsque la crise financière mondiale a éclaté et que sa mère, qui l'aidait à payer ses études, lui a dit qu'elle n'en avait plus les moyens. Tuduri a quitté les bancs de l'université et rejoint la foule de plus en plus nombreuse des jeunes Espagnols à la recherche d'un emploi.

«Nous avions des rêves à saisir, nous voulions dévorer le monde, nous pensions qu'il nous appartiendrait, puis nous avons été frappés de plein fouet par la crise», dit-elle.

À son pic, mi-2013, le chômage des jeunes en Espagne dépassait 56 %, d'après la Commission européenne. Bien que la situation économique

se soit légèrement améliorée depuis peu, le chômage des jeunes persiste et fera sentir ses effets pendant des décennies — non seulement sur les individus, mais aussi sur les sociétés dans lesquelles ils vivent.

Le phénomène a peut-être une ampleur exceptionnelle en Espagne, mais il se retrouve dans toutes les régions, depuis les rangs serrés des jeunes au chômage au Moyen-Orient qui regorge de ressources, en passant par ceux des jeunes moins mobiles et moins qualifiés des campagnes d'Afrique subsaharienne, jusqu'à ceux des jeunes surqualifiés et sous-employés dans des petits boulots de services dans une Europe en crise.

Selon l'Organisation internationale du travail (OIT), il y avait en 2014 plus de 73 millions de 15-24 ans à la recherche d'un emploi — soit 14 % de ce groupe d'âge, contre un plus bas de 12,4 % en 2007. Les plus de 70 millions ne comprennent pas les travailleurs découragés, qui ont cessé de chercher un emploi — et certains estiment que le chiffre véritable pourrait être jusqu'à trois fois plus élevé.

Pourquoi s'inquiéter?

Le chômage peut détruire le sens de l'identité et le moral de quiconque, mais il a sur les jeunes des effets plus prononcés, pernicieux et durables.

«Pour les jeunes qui arrivent tout juste sur le marché du travail, l'idéal serait de passer directement de l'école à l'emploi. Le problème, c'est que les jeunes sont en première ligne, qu'il soit question d'embauche ou de licenciement», explique John Wadsworth, de la London School of Economics. Lorsqu'une entreprise décide d'accroître ses effectifs, elle embauche en général des jeunes, mais lorsqu'elle licencie, ils sont souvent les premiers visés.

Outre qu'ils subissent de plein fouet la crise économique, les jeunes qui entrent sur le marché pendant une récession peuvent en ressentir les effets pendant des décennies. Des études montrent que les jeunes qui ont connu le chômage de longue durée dans les années 80, et ont maintenant la quarantaine ou la cinquantaine, sont encore plus susceptibles d'être au chômage, et que ceux qui ont un emploi sont en général moins bien payés que leurs homologues qui n'ont pas connu une longue période d'inactivité.

«Cela signifie que, lorsqu'ils prendront leur retraite, ils toucheront moins. Ça a une incidence sur toute leur vie», indique Richard Exell, de l'union des syndicats britanniques.

Les perspectives professionnelles à long terme peuvent aussi être gâchées pour les jeunes s'ils sont obligés d'accepter un emploi pour lequel ils sont surqualifiés. Henry Rivera Angulo, 20 ans, qui est originaire de l'Équateur, mais a vécu la plupart de ses années de formation en Espagne, a commencé à chercher du travail il y a deux ans à la sortie du lycée. Il s'est adressé à Barcelona Activa, agence locale chargée d'attirer les entreprises et l'emploi dans cette ville, en espérant y trouver de l'aide. Mais, explique-t-il, «j'ai vu que je n'étais pas le seul, qu'il y avait des tas de gens plus qualifiés que moi qui travaillaient comme serveurs».

Les premiers et les plus durement touchés

Les causes du chômage des jeunes sont diverses, mais certaines se retrouvent dans toutes les régions. La principale est la croissance. Lorsque l'économie se contracte, les jeunes sont les premiers et les plus durement touchés : ce sont souvent eux qu'on licencie en premier. Dès lors sans emploi, ils ne peuvent plus acquérir suffisamment d'expérience et de compétences, et il leur manque un réseau de connaissances pour retrouver du travail.

Dans chaque pays, le chômage des jeunes est en général le double du taux global. Les deux statistiques évoluent en parallèle — et sont l'une et l'autre déterminées de façon écrasante par la croissance économique, indique M. Wadsworth.

La situation du chômage des jeunes, ou du chômage en général, n'a aucune chance de s'améliorer, si la croissance n'est pas au rendez-vous. Tout indique qu'il faut un taux de croissance supérieur à 2 % avant que le chômage amorce le moindre repli», poursuit M. Wadsworth, en ce qui concerne le Royaume-Uni.

«L'Espagne n'a pas un problème de chômage des jeunes, elle a un problème de chômage général», déclare Pau Serracant, de l'Universitat Autònoma de Barcelona. D'après lui, la relance de la croissance est la première étape essentielle pour résoudre le problème du chômage.

La faiblesse de la croissance, ou même une contraction de l'activité, peut être la cause principale du chômage des jeunes, mais ce n'est pas la seule. Au Royaume-Uni, par exemple, le nombre des jeunes sans emploi augmentait avant même la crise financière. Bien qu'il diminue maintenant, la durée d'inactivité s'allonge. Dans la plupart des pays de l'OCDE, plus d'un tiers des jeunes en recherche d'emploi ont été au chômage pendant au moins six mois.

Ann-Marie Taylor, de Londres, est une de ces chômeuses de longue durée. Maintenant âgée de 23 ans, elle est en recherche d'emploi de façon intermittente et sans succès depuis qu'elle a quitté le lycée à 16 ans, vit avec une indemnité d'environ 85 dollars par semaine et se débat avec la honte de sa condition d'assistée.



Henry Rivera Angulo et sa petite amie, Elizabet de Miguel Rodriguez, font partie des millions de jeunes en quête d'emploi en Espagne.

«C'est vraiment déprimant, et votre moral et votre motivation sont en chute libre, surtout si vous touchez une indemnité de recherche d'emploi, vous avez cette réaction instinctive ... et il faut trouver la force de sortir du lit chaque matin.»

Pour les jeunes peu qualifiés, les perspectives professionnelles sont les plus sombres et, sans expérience et qualifications complémentaires, Taylor est maintenant en concurrence avec des candidats plus jeunes pour le même emploi. «Si je venais juste de finir mes études, je réfléchirais sérieusement à deux fois ... parce qu'il faut vraiment bien savoir ce qu'on veut faire», dit-elle.

Décalage entre les qualifications et les besoins

Si la faiblesse de la croissance est la cause première du chômage des jeunes, beaucoup d'économistes pensent que le décalage entre les qualifications que recherchent les employeurs et celles que les jeunes acquièrent durant leur formation est aussi un facteur important. Beaucoup de patrons se plaignent de ne pas pouvoir trouver des personnes qualifiées pour pourvoir les postes vacants.

«Les employeurs voient juste : ils n'ont pas obtenu les compétences qu'ils veulent, ni en quantité, ni en qualité », confirme Anthony Carnevale, ancien président de la Commission nationale pour l'emploi sous la présidence de Bill Clinton. Il pense que les systèmes éducatifs, aux États-Unis et dans bien d'autres

pays avancés, ont été incapables de s'ajuster aux exigences de la main-d'œuvre d'aujourd'hui.

Mais d'autres, dont Richard Exell, réfutent l'existence de ce déphasage. Il fait observer que le niveau de qualification des jeunes n'a jamais été aussi élevé, par exemple dans les pays tels que le Royaume-Uni, où un nombre record d'étudiants font des études supérieures.

Il reconnaît que, vu le nombre croissant de diplômés universitaires, il faut une mentalité de «battant» pour entreprendre des études supérieures — premier pas désormais nécessaire pour décrocher une situation convenable. Mais Exell ne pense pas qu'il incombe au système éducatif de produire en série des travailleurs prêts à l'emploi.

«À notre avis, trop de patrons se considèrent aujourd'hui comme des consommateurs d'éducation et de formation et ont oublié, s'ils l'ont jamais su, qu'il est de leur responsabilité et de leur devoir de former les travailleurs», précise-t-il.

Les positions d'Exell et de Carnevale ne sont peut-être pas aussi contradictoires qu'il y paraît. «Le décalage entre les qualifications et les besoins sur le marché du travail des jeunes est devenu une tendance persistante et croissante. La suréducation et la surcompétence coexistent avec la sous-éducation et la sous-compétence, et de plus avec l'obsolescence des qualifications due au chômage de longue durée», note l'OIT.



Rivera, originaire de l'Équateur, envisage d'y retourner, avec sa petite amie.

Rigidités du marché du travail

Les rigidités du marché du travail — régulation stricte, lourde taxation du travail et salaires minimums élevés — sont la troisième cause de la hausse du chômage des jeunes (voir «Sans emploi en Europe», dans le numéro de mars 2015 de *F&D*).

Par exemple, en Afrique du Sud, qui a le taux de chômage des jeunes le plus élevé de toute l'Afrique subsaharienne, les entreprises jugent unanimement que la législation du travail de leur pays est pesante et coûteuse à faire respecter. Un projet de recherche du Poverty Lab au Massachusetts Institute of Technology suggère qu'objectivement, les lois sur le travail de ce pays ne sont pas plus pesantes que dans d'autres pays au niveau de revenu comparable. Mais cette perception suffit pour dissuader les entreprises d'engager de nouveaux employés, surtout ceux qui ont un profil «plus risqué», à savoir les travailleurs plus jeunes ou moins expérimentés.

Une des rigidités qui handicape de façon disproportionnée les jeunes est le fait qu'ils ont souvent un emploi à court terme, temporaire ou instable. Dans les pays en développement, où vit la majorité des jeunes du monde, cela se traduit par du travail au noir en l'absence d'emplois stables de qualité.

Et en Europe, les jeunes sont trois fois plus susceptibles d'être employés sous contrat temporaire que les adultes. Dans les pays européens touchés par la crise, la différence est même plus marquée. Ces contrats sont souvent conçus pour donner à un demandeur d'emploi au moins une chance de travailler. Mais ils peuvent avoir pour effet pervers involontaire de confiner les travailleurs à ce type d'emplois temporaires de courte durée, qui payent mal et n'offrent guère de possibilités de formation ou de développement professionnel. La rigidité tient à la disparité entre les travailleurs ayant un contrat à durée indéterminée assorti de tous les avantages sociaux et ceux qui ont un contrat temporaire et peu ou pas de protections.

Tuduri, la jeune Espagnole, a finalement trouvé du travail par une agence — un emploi temporaire à temps partiel dans un des musées de classe mondiale de Barcelone, mais ses périodes de travail sont irrégulières et non garanties. Bien que cet emploi lui permette de mettre à profit ses connaissances linguistiques et de

À notre avis, trop de patrons se considèrent aujourd'hui comme des consommateurs d'éducation.

rencontrer des gens du monde entier, elle et ses pairs aspirent à plus de stabilité.

«Je suis adulte et j'ai besoin d'avoir les opportunités qu'ont les adultes, et non d'être ballottée de-ci, de-là lorsqu'on a besoin de moi, et puis» [de m'entendre dire] «OK, on n'a pas besoin de vous, vous pouvez rentrer chez vous, on vous appellera, peut-être.»

Au Royaume-Uni, ces contrats occasionnels, dits «zero-hour», sont devenus un sujet politique controversé parce qu'ils ne garantissent pas un nombre d'heures minimum si bien que les gens peuvent ne pas savoir s'ils vont travailler ou non. Richard Hughes, de la YMCA de Londres, qui milite en faveur des jeunes, juge ces contrats extrêmement pernicieux. Il cite l'exemple d'une jeune femme, Chloe, qui a décidé de renoncer à ses indemnités de chômage pour accepter un contrat zero-hour en qualité d'assistante



Ann-Marie Taylor épluche les annonces d'offres d'emplois dans un café à Londres (Royaume-Uni).

de fin de vie. Elle peut en théorie travailler de zéro à 35 heures par semaine. Avec ses salaires en dents de scie, elle ne peut pas payer un loyer et en est réduite à dormir d'un sofa à l'autre chez des amis.

«Donc, en fin de compte, elle est devenue sans domicile fixe en prenant ce boulot», conclut Hughes.

La vie d'adulte remise à plus tard

Face à des possibilités d'emploi maigres ou inexistantes, beaucoup de jeunes ont bien peu de chances de voler de leurs propres ailes, de se marier et de fonder leur propre famille. N'ayant aucune liberté financière, nombreux sont ceux qui sont retournés vivre chez leurs parents et dépendent de leur soutien. Pour cette génération boomerang, le passage à la vie d'adulte a été différé indéfiniment. Cette tendance était naguère bien plus courante dans les pays dont les systèmes de protection sociale étaient déficients, mais, avec le gonflement des déficits publics et la diminution des indemnités de chômage, cette pratique s'étend aux pays où les jeunes sans emploi pouvaient traditionnellement compter sur l'assistance sociale, explique Serracant.

«Beaucoup de jeunes en Angleterre sont obligés de faire appel à leur famille bien plus qu'auparavant. Il semble que le modèle espagnol ou sud-européen est en train de se développer en Europe», ajoute-t-il.

En plus des tensions et frustrations évidentes des sans-emplois, le chômage de longue durée a aussi été associé à une baisse de l'espérance de vie, à une aggravation des risques d'attaque cardiaque plus tard dans la vie et à l'augmentation des suicides et des troubles mentaux.

Certains jugent que l'ampleur du chômage des jeunes et le gâchis de capacités humaines constituent une urgence sociale. En l'absence de débouchés suffisants, dans des régions telles que l'Afrique subsaharienne, où les jeunes sont légions, leur nombre grandissant peut commencer à ressembler plus à un handicap qu'à un atout. Au coût du gâchis de capacités humaines s'ajoutent



Tuduri revient sur les lieux où elle étudiait à Barcelone. Elle a dû cesser ses études à cause de difficultés financières.

les pertes de recettes fiscales, le coût élevé de la protection sociale et la baisse de la productivité.

Autre sujet d'inquiétude pour les gouvernements : le manque de débouchés économiques peut se traduire par des troubles politiques et nourrir le crime et l'agitation. Le Printemps arabe de 2011 est né en partie de la pression du chômage élevé des jeunes au Moyen-Orient et en Afrique du Nord.

Au lieu de subir un avenir de plus en plus sombre, beaucoup de jeunes ont voté avec leurs pieds. La quête d'une vie meilleure sur des rives lointaines est aussi ancienne que l'histoire humaine. Les Nations Unies estiment qu'un migrant sur huit a entre 15 et 24 ans. Depuis la récession mondiale, les pays de la zone euro touchés par la crise ont connu un exode continu de jeunes gens vers d'autres parties de l'Europe, qui leur a fait perdre de précieux talents, et ils ont vu partir certains de leurs citoyens les plus brillants, les plus qualifiés et les plus motivés. Dans une Europe sans frontières, il est difficile de donner des chiffres précis, parce que les déplacements des jeunes Européens ne donnent pas lieu à déclaration.

Les rangs des jeunes Espagnols partant à l'étranger ont été grossis par des centaines de milliers de migrants retournant dans leurs pays d'origine, inversant une décennie d'accroissement de la population de l'Espagne. Il y a treize ans, lorsque Rivera a quitté avec sa famille leur Équateur natif, l'Espagne semblait être un rayon d'espoir qui y attirait les Latino-américains. Aujourd'hui, Rivera envisage de retourner en Amérique du Sud, cette fois avec



«Si je venais juste de finir mes études, je réfléchirais sérieusement à deux fois», dit Taylor.

sa petite amie espagnole de 19 ans, Elizabet de Miguel Rodriguez, qui cherche aussi du travail.

«Si je ne peux pas trouver un emploi, j'essaierai de faire quelque chose ailleurs, puisque je n'arrive à rien ici», déclare de Miguel.

Rivera ajoute : «Je suis pessimiste. Dans l'état actuel des choses, il faudrait un événement dramatique pour que la situation évolue. Je doute vraiment que nous puissions retrouver ce que nous avions, le bonheur.» ■

Hyun-Sung Khang est rédactrice principale de Finances & Développement.